

Hommage de l'auteur

GEORGES MÉAUTIS

LES ÉPIGRAMMES DE CALLIMAQUE

ESTRATTO DA AEGYPTUS, RIVISTA ITALIANA DI EGITTOLOGIA
E DI PAPIROLOGIA - ANNO XI - FASC. I - GENNAIO 1931



MILANO
SOCIETÀ EDITRICE « VITA E PENSIERO »

1931

Bibliothèque Maison de l'Orient



150855

Les épigrammes de Callimaque

Ce n'est guère qu'en jetant un regard en arrière que l'on peut se rendre compte des prodigieux progrès faits dans notre compréhension de l'antiquité. Au commencement du XIX^e siècle la période dite « gréco-romaine » faisait encore un tout et l'on parlait encore des « Anciens » que l'on opposait trop facilement aux « Modernes ». Puis vint l'ère des découvertes archéologiques qui transforma complètement notre conception de l'antiquité, nous apprit à différencier les époques beaucoup mieux qu'on ne le faisait autrefois, si bien que si l'on voulait donner un nom à notre époque, du point de vue des études de l'antiquité, ce serait bien celui d'« ère archéologique » qui lui conviendrait.

M. le Professeur Bally, dans une intéressante brochure publiée en 1899 se demandait d'où viendrait pour la philologie le renouvellement; les auteurs anciens sont publiés, disait-il, connus, il semble que, pour la plupart d'entre eux, la critique de texte ne peut plus guère faire de progrès, et le savant genevois voyait dans la linguistique la science qui serait appelée à apporter une conception nouvelle de l'antiquité (1). Nous ne croyons pas que les prévisions de M. Bally se soient réalisées, et c'est l'archéologie, à notre avis, qui a joué le rôle qu'il voulait attribuer à la linguistique.

C'est à elle que nous devons de pouvoir distinguer beaucoup mieux que l'on ne le faisait autrefois les deux époques principales de l'histoire grecque: époque dite classique d'une part, époque hellénistique de l'autre.

On l'a dit maintes fois le fondement de la vie politique, à l'époque classique, est la conception de *polis*, de petite ville, où

(1) Les langues classiques sont elles des langues mortes? (Genève, Georg).

tous les citoyens se connaissent, avec leurs travers ou leurs défauts, horizon assez étroit et borné, en un sens, mais permettant cependant le développement des personnalités car chaque individu se sent stimulé et soutenu par la collectivité, par l'ambiance; le Grec du cinquième siècle n'avait que mépris pour les grandes villes et nous avons un document intéressant de cet état d'esprit dans ce qu'Alcibiade dit de Syracuse dans le chapitre 17 du livre six de Thucydide qui est hautement instructif à cet égard. A son avis les trop grandes villes naturalisent facilement, « sont composées de masses disparates », n'ont pas de traditions et, par conséquent, chaque individu se soucie très peu de l'intérêt du pays, il n'a qu'une seule chose en vue s'enrichir rapidement, quitte à aller ailleurs dépenser ses richesses si la fortune de la ville devenait défavorable.

On voit donc que les Grecs de l'époque classique se rendaient parfaitement compte des inconvénients des grandes villes pour une saine conception politique, telle qu'eux même la comprenaient.

Il serait intéressant de faire une fois l'analyse des sentiments sur lesquels était construit le patriotisme athénien, nous croyons que cela permettrait maintes observations intéressantes, ainsi il est caractéristique de voir que, quelle que fût l'ardeur des passions politiques, les orateurs se sont toujours efforcés de mettre la ville hors de cause, de ne pas confondre les erreurs et les fautes des hommes avec la grandeur de la patrie. Ainsi un des grands reproches que Démosthène adresse à Eschine est précisément de « calomnier la Ville » (*Pour la Couronne*, 233).

Par quoi ce patriotisme urbain fut-il remplacé à l'époque hellénistique? Par un sentiment nouveau en Grèce et que l'on retrouve à l'époque moderne: le *loyalisme*, c'est à dire le sentiment de fidélité à la personne du roi et à sa dynastie.

Il va de soi que c'est chez Callimaque, le poète alexandrin par excellence que nous pourrions découvrir le plus facilement des traces de ce sentiment. Dans l'hymne à Apollon v. 25 voici ce que dit le poète: « C'est mauvaise chose que lutter contre les dieux. Que celui qui combat contre les dieux lutte aussi contre mon roi. Que celui qui lutte contre mon roi aille aussi lutter contre Apollon ».

Même loyalisme soit dans l'hymne à Zeus (v. 86-90), soit dans l'hymne à Délos (v. 165).

Le fragment lyrique publié dans les *Sitzungsberichte* de Berlin (1912 p. 528) présente des conceptions analogues. Philoteira, la soeur d'Arsinoé Philadelphe vit avec les dieux, en compagnie de Déméter, elle aperçoit la fumée du bûcher de sa sœur et se plaint du deuil qui frappe la maison royale.

Le sentiment de loyalisme eut, dès l'abord, quelque difficulté à s'implanter, il était à tel point en contradiction avec la conception démocratique de la *polis* admettant des citoyens égaux en droit et ayant une conception si élevée de la divinité qu'il paraissait impossible et sacrilège qu'un homme puisse se proclamer l'égal des dieux, comme le montrent les mythes de Bellérophon et de Salmonée. Alexandre déjà avait vu sa divinité mise en doute. La conception qui divinise le souverain admet difficilement la critique. Une des causes de la guerre que Louis XIV fit à la Hollande fut que, de ce pays, sortaient des pamphlets dirigés contre la personne royale et l'on sait l'importance des procès de lèse-majesté dans l'Allemagne d'avant-guerre.

Nous avons un document bien curieux de la lutte contre les critiques et les sceptiques à l'époque alexandrine dans l'histoire du poète Sotadée. On sait que ce poète avait osé prononcer des paroles assez mordantes sur le mariage de Ptolémée et de sa soeur Arsinoé. Surpris dans l'île de Kaunos par Patroklès, un des officiers du roi, il fut enfermé dans un tonneau de plomb et précipité à la mer. Terrifiant exemple pour les autres poètes, mais il suffit de comparer la destinée de Sotadée avec la liberté dont jouit Aristophane pour comprendre toute la différence des temps et des conceptions. Les poètes fidèles et loyaux, au contraire avaient tout à attendre de la bienveillance du roi. De grasses prébendes les attendaient, le Musée, la Bibliothèque, toute une vie de fonctionnaire bien payé pour qui la recherche du pain quotidien ne se pose pas. Ici aussi nous constatons le même parallélisme entre les temps : Boileau ne fut-il pas nommé historiographe de Louis XIV, et en bon fonctionnaire, ne célébrait-il pas le passage du Rhin par le Roi-Soleil ? Il est vrai qu'à la même époque La Fontaine dans sa fable « le loup et le chien » montrait cependant que la liberté présente quelques avantages.

C'est ce même loyalisme, cette même mise aux services de la poésie au profit du souverain que nous trouvons non seulement dans l'éloge de Ptolémée par Théocrite, mais surtout dans l'« Amour de Kynisca » (Idylle XIV), dont la fin pourrait presque s'appeler un prospectus de recrutement pour l'armée de Ptolémée, montrant à toutes les mauvaises têtes de la Grèce que si un amour malheureux ou une fredaine quelconque les poussait hors de leur ville ils pourraient toujours se refaire une existence comme mercenaires du roi d'Égypte.

Si nous nous sommes à ce point étendu sur ces conceptions propres à l'époque alexandrine c'est afin de bien démontrer qu'on

ne saurait utiliser pour la juger des mêmes critères que pour l'époque classique.

Un Eschyle, un Pindare avaient des conceptions nettement arrêtées, dans le domaine religieux surtout, il leur aurait semblé impossible et impie de présenter des idées qu'ils ne partageaient pas entièrement. Un Callimaque au contraire est plus ondoyant et divers et l'on comprendra que l'on puisse découvrir chez lui, et dans ses épigrammes surtout, le reflet des tendances les plus opposées.

Ainsi l'épigramme 10 n'est compréhensible que si l'on admet que celui dont elle ornaît le tombeau était un adepte d'une secte orphique ou pythagoricienne. Le ἡ πάλι πῶς ἔσσει du vers deux fait allusion aux conditions d'une incarnation nouvelle et peut être rapproché du *De Genio Socratis* de Plutarque (585 F).

L'épigramme 13, au contraire, reflète les idées épiciuriennes et la négation de toute survivance de l'âme. Sans doute Charidas dont elle ornaît le tombeau était-il de ceux dont le sinistre κτῶ χτῶ « acquiers, jouis » est venu jusqu'à nous par l'intermédiaire de plusieurs inscriptions funéraires.

Mais s'il ne faut pas demander à Callimaque une grande suite dans les idées et dans les conceptions philosophiques, il possède une qualité au plus haut degré, une qualité qui fait de lui le plus intraduisible parmi les poètes et que l'on ne saurait appeler autrement que « sensibilité » au sens que le XVIII^e siècle donnait à ce mot. C'est un certain charme, une finesse attendrie, un sens de la douceur, de la retenue, quelque chose de voilé, qui fait penser à certaines peintures en grisaille. C'est en cela que Callimaque est étonnamment moderne.

Mais, comme nous l'avons dit, ce sont là des nuances qu'une traduction ne saurait rendre, il nous suffira d'indiquer les passages les plus caractéristiques en priant le lecteur de se reporter à l'original.

Ainsi l'épigramme deux, toute de tendre mélancolie, d'une telle simplicité et d'une telle intensité d'émotion dans ses six vers. C'est l'épigramme de l'amitié, le souvenir des longues causeries d'autrefois, où la sympathie rapprochait les âmes, puis l'affirmation si noble de l'éternité que confère la beauté, de la durée des œuvres littéraires qui survivent quand l'homme meurt.

Cette même tendre mélancolie, ce regret du passé se retrouve dans une autre épigramme qui est un des bijoux de l'art alexandrin et qui célèbre la coquille de Nautilus offerte au temple d'Aphrodite et d'Arsinoé par le jeune Selenia fille de Klinias. Elle offre

une curieuse ressemblance avec un des sonnets les plus connus d'Hérédia, *Hortorum Deus*, où le poète fait dire à un Priape, gardien de jardins :

« Jadis, cher aux marins, sur un bec de galère
Je me dressais, vermeil, joyeux de la colère
Ecumante ou du rire éblouissant des flots.

.
Et je ne verrai plus les riantes Cyclades ».

Qu'on lise avec soin l'épigramme de Callimaque et l'on retrouvera dans les vers 9 et 10 la même mélancolie discrète, le même regret des horizons marins.

Ainsi donc si l'on ne demande pas aux épigrammes de Callimaque ce qu'elles ne peuvent et ne veulent pas donner, on y découvrira tout un trésor de poésie et de beauté.

Cette même intensité de sentiment, ce même charme, le poète s'est complu à les renfermer dans des limites extrêmement étroites, deux vers parfois mais qui sont pleins de pensée et d'inattendu.

Ainsi l'épigramme 4 ne peut se comprendre que par toute une suite de sentiments divers. Tout d'abord l'ironie et la joie de celui qui pose la question, qui peut s'exprimer à peu près en ces termes : « Eh bien Timon, toi le grand contempteur de la vie et des hommes, maintenant que tu t'es suicidé, il faut bien que tu reconnaisse qu'il y a quelque douceur et quelque charme à la vie. C'est sans doute les ténèbres qui te sont le plus odieux ? ». Et Timon répond dans le sens de celui qui le questionne, mais pour une raison toute différente de celle qu'attendait celui qui l'interrogeait. Sans doute les ténèbres lui sont odieuses mais pour une raison bien inattendue et sur laquelle son interlocuteur ne comptait pas : c'est que les hommes sont encore plus nombreux dans le Hadès que sur la terre.

C'est en deux vers également que Callimaque a su exprimer la douleur d'un père voyant mourir son enfant de douze ans, « Nicotèles, tout son espoir ». (Épigramme 19). Et ce même sentiment de tristesse de la mort des enfants se retrouve à l'épigramme 16.

Pour résumer nous voyons qu'il y a dans Callimaque autre chose qu'un artiste du verbe polissant des épithètes rares et chassant des légendes érudites et curieuses, il y a un délicat connaisseur du cœur humain, un homme d'une exquise sensibilité, dont les œuvres méritent d'être connues et appréciées.

Neuchâtel

GEORGES MÉAUTIS